

# Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN

— G. GARNIR

— L. SOUGUENET



**JEAN VAN GLABBEKE**

CO-DIRECTEUR DU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

# LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX

DONNE L'ENTRAÎNE  
ET LA GAÏTÉ

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison F. VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE DE BRABANT, 70, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE : BRUX. 115.43

## GRAND RESTAURANT DE LA MONNAIE

Rue Léopold, 7, 9, 11, 13, 15

..... BRUXELLES .....



### GRANDE SALLE ET SALONS

POUR FÊTES ET BANQUETS



CONCERT SYMPHONIQUE tous les soirs

## TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg

..... BRUXELLES .....

### Café-Restaurant

DE PREMIER ORDRE

AU  
**FILET**  
de SOLE  
TOUT PREMIER  
ORDRE  
Sa cuisine  
française  
Une spécialité  
à vos répétitions



**SALONS**  
Ascenseur  
Paul  
Bonillard  
propriétaire  
Téléph. 8003

## Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

### LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

### LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

# Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Collin

ADMINISTRATION : 4, rue de Berlaymont, BRUXELLES	ABONNEMENTS	Un An	6 Mois	3 Mois	Compte chèques postaux n° 16.664
	Belgique. . . . .	fr. 30.00	16.00	9.00	
	Etranger. . . . .	» 35.00	18.50	—	

## JEAN VAN GLABBEKE

M. Jean Van Glabbeke représente une des trois personnes de la Trinité à qui la ville de Bruxelles a confié la direction du théâtre royal de la Monnaie.

La nature n'avait évidemment pas prédestiné M. Van Glabbeke à la carrière de directeur de théâtre. A première vue, il semble qu'on soit en présence d'un brave commerçant, bien calé, d'objets de première nécessité, tels que sommiers élastiques, tissus de laine ou jambons d'Ardenne.

Une bonne face ronde, bien flamande — M. Van Glabbeke est Ostendais — rappelle les vieux portraits de bourgeois dont nos peintres du XVII<sup>e</sup> siècle nous ont laissé de si intéressants spécimens. Une solide stature, faite pour le travail et pour la lutte, une bonhomie sympathique qui inspire la confiance, un accueil toujours courtois et bienveillant, tel est l'homme; mais ne vous y trompez pas: le regard, à un moment donné, devient perçant et scrutateur. C'est l'homme d'affaires qui s'éveille et qui, en quelques instants, a déjà perçu les avantages et les désavantages de l'affaire qu'on lui propose.

Assurément, à première vue, il semble qu'un « directeur de théâtre » doive nécessairement être un monsieur très en dehors, un peu tapageur, un peu Gascon, claironnant les succès de demain et ses nombreux succès passés. Jean Van Glabbeke ne réalise pas du tout cet idéal.

C'est d'ailleurs le hasard — qui est un grand maître — qui le mena au fauteuil de la direction du théâtre de la Monnaie; il se fit que ses précieuses qualités d'administrateur s'adaptèrent admirablement à ces fonctions imprévues.

???

C'est en 1897, qu'à l'occasion de l'exposition, la ville de Bruxelles se résolut à organiser un bureau de renseignements et de logements pour les étran-

gers, ce qui était une nouveauté pour l'époque. Elle en confia la direction à M. Van Glabbeke qui, en sa qualité d'Ostendais, est un peu polyglotte. Il s'acquitta à merveille de cette mission.

A l'issue de l'exposition, il passa au service des beaux-arts, où il eut à s'occuper des théâtres communaux.

Peu après, il fut délégué par l'administration communale pour remplir les fonctions de comptable du théâtre de la Monnaie, en remplacement du titulaire décédé.

Il fut pour les directeurs, Kufferath et Guidé, un auxiliaire excellent; son esprit pratique, son initiative toujours en éveil, sa connaissance approfondie de l'administration, furent d'un secours très apprécié par les directeurs artistes que Bruxelles avait à ce moment le bonheur de posséder.

Car les Bruxellois, sans s'en douter pour beaucoup, ont eu une chance extraordinaire pendant une période de près de cinquante ans. Ils ont échappé aux directions falotes, souvent picaresques, qui se succédaient rapidement, souvent après des catastrophes financières, — manque de stabilité et de sécurité qui n'ajoutait rien de bon à la réputation et au prestige de notre théâtre d'opéra.

Par un hasard heureux, depuis 1875, la direction du théâtre, à part un court entr'acte, occupé par la météorique direction Verd'hurt, fut successivement aux mains de Stoumon et Calabresi, Dupont et Lapissida, et enfin de Kufferath et Guidé. Graduellement, le caractère hautement artistique de l'orientation du théâtre, sa stabilité financière, sa réputation et son prestige grandirent et s'imposèrent, tant et si bien que l'opéra bruxellois était devenu une des premières scènes du monde théâtral, lorsqu'éclata la guerre.

**HIRSCH & C<sup>ie</sup>** Robes  
Manteaux  
Fourrures  
Rue Neuve BRUXELLES

Le théâtre fut fermé. Mais bientôt les occupants boches s'avisèrent d'organiser au théâtre de la Monnaie des concerts et des représentations d'opéra. Ils en avisèrent l'autorité communale, qui répondit par une fin de non-recevoir.

Pourtant, sur la menace de la Kommandantur de réquisitionner le théâtre et de l'occuper de force, on reconnut qu'il était prudent de ne pas laisser pénétrer nos maîtres de cette façon dans l'immeuble et de leur permettre d'user, sans contrôle ni limites, du matériel énorme constitué par les décors, les costumes, les armes et les accessoires.

Et la ville, sous couleur de céder, désigna Jean Van Glabbeke comme administrateur du théâtre, chargé de régler avec la direction boche tout ce qui était relatif à l'organisation des représentations.

Grâce à la fermeté, au doigté et à l'habileté du nouvel administrateur, tout marcha sans trop de heurts et le trésor matériel du théâtre fut préservé.

Dès l'armistice, il fallut aviser à la réouverture du théâtre. Guillaume Guidé était mort pendant l'occupation; Kufferath, avec l'agrément de la ville, choisit comme co-directeurs MM. Corneil de Thoran, pour la partie musicale, Jean Van Glabbeke, pour l'administration.

Et c'est ainsi qu'à la mort de Maurice Kufferath, la ville, soucieuse avant tout d'échapper à un renouvellement des directions successives d'impresarii d'aventure, maintint dans leurs fonctions Corneil de Thoran et Van Glabbeke, et pour établir la Trinité — un nombre impair charme les dieux — leur adjoignit comme Saint-Esprit, la divinité complémentaire de M. Paul Spaak.

Voilà donc comment le destin, qui n'est pas si aveugle qu'on le dit, prit un jour Van Glabbeke par la main et, au grand étonnement de celui-ci, lui fit ceindre la couronne de lauriers dorés qui auréole les directeurs de notre opéra.

Il n'y a pas trouvé une place, il y a trouvé sa place. Nul n'a su dresser comme lui des combinaisons pour faciliter au public bruxellois et à celui de l'extérieur, la fréquentation du théâtre. Publicité, rapports avec la clientèle, tout est admirablement organisé, surveillé, maintenu. Il s'est fait l'âme de la Maison, de sa Maison...

Très populaire parmi le personnel — il est très bon et très juste — son intervention fut le plus souvent souveraine pour apaiser et prévenir les conflits. Il est, dans la combinaison, l'homme d'affaires à la vision nette, au jugement précis, ayant le sens des réalités, mais aussi très compréhensif des considérations d'art qui doivent dominer au théâtre. Il sait s'enthousiasmer sans emballement. Il est, à cet égard, le collaborateur rêvé pour ses associés.

POURQUOI PAS ?



## A M. Maurice Maeterlinck, EN BELGIQUE

Soudain, un chant de flûte s'éleva, monsieur; on reconnut l'accent de la flûte tибичine, celle même qui précédait dans ses déplacements Duilius, ce consul, et on vit que c'était Gérard Barry qui jouait, tout en marchant, de cet instrument. Il vous précédait...

Vous, en Belgique! Ah! monsieur; nous ne vous attendions plus. Un gouvernement qui ne sait pas bien par quel bout ça se prend, les grands hommes, avait essayé sur vous de l'artillerie lourde à grande portée (A.L.G.P.). Il vous avait, à distance, bombardé de décorations et de diplômes; il vous faisait des ptt, ptt touchants. Il vous avait fait chauffer un fauteuil en son académie, et le désir de tous, de vous voir, était tel qu'ils vous ont vu... Oui, monsieur, on signala votre présence là où vous n'étiez pas. Amateur d'étrangetés psychiques, vous aurez plaisir à étudier ce phénomène.

Mais vous voici, non plus fantôme, non pas astral, non pas pur concept, vous voici en chair et en os. Vous êtes descendu dans notre réel: souffrez que nous vous considérions. On vous avait écrit à des gens de lettres qui n'avaient pas eu le bénéfice de la vision réelle, un type costaud, avons-nous entendu dire, d'une vigueur impressionnante et qu'on ne s'étonne pas de voir accompagnée par une vivante image de la jeunesse, un type trapu, râblé, dont l'allure est accentuée par un veston à martingale genre sportif... quelque chose qui tient du lord anglais et du pachter cosu de la plaine flamande.

« La figure rasée, pleine, robuste et saine, est colorée. Et le teint de rose est avivé par la neige des cheveux... dernières roses, première neige: ce sont les heureux contrastes d'un triomphant automne ».

C'est ainsi que vous apparûtes sans tambour ni trompette (mais il y avait la flûte tибичine) à un peuple qui ne vous attendait plus. Il était à ce moment tout pénétré de la gloire de Mottiat... Cela n'empêche point qu'il admira votre vigueur et votre aspect sportif. Décidément, on aime la santé en Belgique, et que vous soyez boxeur, rameur, nageur, que vous sachiez rentrer votre blé vous-même, cela nous plaît. Cependant, quoi? On attendait de vous des paroles éternelles. On ne demandait pas que vous allassiez de ce pas, en chemise et la corde au cou, rendre hommage à l'académie, mais, pour tout grand voyageur accédant à ce rivage, il y a des phrases qui s'imposent. On doit dire: « La Belgique héroïque... petit pays mais, toutes proportions gardées, le plus grand du

monde... La littérature belge ? Oh ! oh !... syntaxe à part, est la première littérature du monde. » Et on cite les ancêtres : Decoster, Van Hasselt, Lemonnier, Pirmez. On jette une fleur à Verhaeren. Puis on les évoque de loin, tous, tous ceux du *Hulstkamp* et ceux de la *Régence*, ceux des *Caves de Maestricht* et ceux du *Sésino* et ceux du ministère enfin... C'est un pieux usage, monsieur, dont nous comptons vous voir vous acquitter.

Or, de votre pas ferme, bien appuyé (larges souliers à semelles débordantes), vous êtes parti voir jouer une opérette et même une opérette française, à l'Alhambra.

Cela nous a assis. Cependant que, solidement assis de votre côté, vous applaudissiez, le fidèle Gérard Harry a commenté ce geste au peuple : c'était, ma foi, nécessaire.

Et puis, quoi ? Ce même exégète nous annonce que vous allez peut-être prendre part à nos luttes politiques. Après tant d'exercices sportifs, avez-vous envie d'organiser un concours de lessive de linge sale ? Ah ! monsieur, le blé normand et la vigne provençale, comme vous les regretteriez bientôt ! Même si, dépossédant d'un cher fauteuil M. Carton de Wiart, vous siegiez dans notre empyrée avec Grégoire Le Roy et Gérard Harry, vos ministres, à dextre et à senestre ! A travers vos spéculations philosophiques, il émane — corroborée par votre aspect physique et votre tranquille dédain de l'opinion publique — il émane une impression de bon sens.

Quelle tare, monsieur, et que cela vous rend impropre à la politique ! Le bon sens est ce qu'il y a de plus démodé pour le moment en ce pays qui fut celui du bon sens. Le gouvernement, dans la question flamande, prend le contrepied du bon sens. Il a des raisons électorales et de poltronnerie profondes. Vous pourrez dire à ce sujet quelques phrases simples, profondes, que Gérard Harry commentera et que nous entérinerons avec soin.

Pour le reste, nous n'avons pas l'espoir de vous retenir. Ça nous a fait plaisir de vous voir en bonne santé et ce que vous pouvez faire de mieux pour nous, c'est de nous donner quelques-unes de vos recettes hygiéniques et morales.

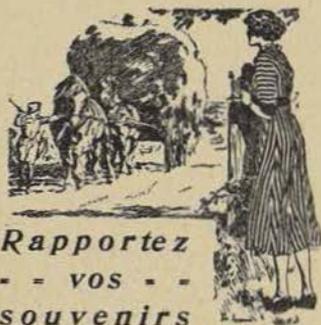
Nous déposons, monsieur, sur votre front, ce petit pain pétri dans le style de la couronne qui ceignit le front du Tasse.

POURQUOI PAS ?

## LE CONGRÈS PAN-NÈGRE



Le président prononce le discours de clôture



Rapportez  
- - vos - -  
souvenirs  
de vacances dans votre

# KODAK

En une demi-heure vous  
pouvez vous servir d'un

# KODAK

Il y a des Kodak de tous prix

DEMANDEZ RENSEIGNEMENTS CHEZ LE MARCHAND D'APPAREILS KODAK DE VOTRE LOCALITÉ

KODAK L<sup>TD</sup> (Dép<sup>t</sup> B 2)  
35, rue de l'Ecuyer BRUXELLES

DES VACANCES SANS KODAK  
SONT DES VACANCES MANQUÉES

# P. LIETART

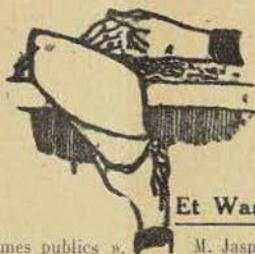
RUE NEUVE, 65

ROBES ET MANTEAUX

Bruxelles (Tél. B 5740)

Liège-Namur

## Les Miettes



## de la Semaine

### Courage civique

« ... Avec la lâcheté propre aux hommes publics », disait un jour un haut fonctionnaire français qui s'est fait une myriade d'ennemis, parce qu'il a non le courage, mais la témérité, mais la coquetterie de ses responsabilités. Nos hommes publics à nous ne valent pas mieux que ceux du voisin. Voyez l'article que le général de Selliers de Moranville publie dans *Le Flambeau*. Le général, qui a été chargé de tous les péchés d'Israël et que l'on a voulu rendre responsable de tous les mécomptes de la campagne de Belgique, se défend comme un beau diable. Il dément catégoriquement le récit que le général de Ryckel fait dans ses mémoires du fameux conseil de la Couronne du 2 août 1914. A la version de Ryckel, il oppose la version à lui. Et, afin de lui donner plus de poids, il a demandé aux ministres et ministres d'Etat qui assistaient à cette séance historique de corroborer ses souvenirs. MM. de Broqueville, Helleputte, Renkin, Segers et Woeste ont déclaré nettement que leurs souvenirs concordent avec les siens. M. Paul Hymans a répondu que par suite des négociations diplomatiques auxquelles il se trouve mêlé, il s'est fait une règle « de décliner désormais tout avis sur les affaires d'intérêt public auxquelles il avait été ou serait mêlé. » M. Carton de Wiart s'est retranché derrière la réserve que lui impose ses fonctions de premier ministre. C'est admissible à la rigueur. Mais que penser de MM. Hubert et de Sadeleer qui n'ont rien répondu du tout, et de MM. Liebaert et Pouillet, qui déclarent ne se souvenir de rien? La lettre de notre Pouillet national est un chef-d'œuvre: « Je regrette vivement, dit-il, de ne pouvoir vous donner les renseignements que vous voulez bien me demander. Je suis affligé d'une très mauvaise mémoire. C'est à peine si, saisi de versions différentes d'un incident, je pourrais me prononcer entre elles après avoir entendu à mon tour des témoins sûrs. »

Comment trouvez-vous ces ministres qui, ayant eu l'honneur d'assister à l'acte le plus important de l'histoire du pays, se sont épressés de tout oublier? Quand on souffre d'amnésie, ô M. Pouillet, ô M. Liebaert, on se fait soigner et on ne se mêle pas des affaires du pays. Ponce-Pilate aussi, s'il faut en croire Anatole France, avait oublié l'affaire Jésus-Christ. Cela n'a pas porté bonheur à sa mémoire...

## LA STUDEBAKER

LA REINE DES 6 CYLINDRES

Torpedo 23 H. P. - Prix : 25,500 francs

Agence Générale : 122, Rue de Ten Bosch, BRUXELLES

### Et Washington ?

M. Jaspas et son entourage nous ont promis que nous aurions une politique étrangère, que la Belgique serait désormais traitée comme une puissance majeure. Et le fait est qu'en diverses circonstances, il a montré du caractère et de l'énergie, mais...

Mais nous avons été écartés du dernier conseil suprême sur une simple injonction de M. Lloyd George, et nous n'avons pas protesté, mais nous n'avons encore reçu aucune invitation à assister à la conférence de Washington... Serions-nous donc toujours une puissance à intérêts limités?

### L'étiquette contre-poison

Les marchands de beurre viennent d'acquiescer le droit — ainsi en décide un arrêté royal — de nous vendre du beurre additionné d'acide borique. Toutefois, ce droit est strictement subordonné à l'apposition d'une étiquette portant la mention: « Beurre boriqué ».

Jusqu'à présent, le beurre retenant de l'acide borique était déclaré, toujours par arrêté royal, nuisible à la santé... Sa mise et son exposition en vente, voire sa seule détention, exposaient à des peines correctionnelles sévères.

C'était donc un produit dangereux; le voici réhabilité soudain! Pourquoi? *Chi lo sa?*

Notre pays est fertile en revirements étranges. Au ministère de la justice, il suffit d'un caprice du maître pour rendre à leurs besoins traités et activistes. A l'intérieur, on estime que, comme antidote d'un poison, il suffit d'une étiquette.

Des gens bien informés assurent que nous pouvons nous attendre à une invasion prochaine — via London — d'une flotte de caisses de beurre exotiques... boriqués selon la loi.

Allons, tant mieux! Il y en aura toujours quelques-uns qui en profiteront.

### Papier mâché

Il y a déjà belle lurette qu'un inventeur américain, M. Szerlemy, s'avisait de construire en papier des maisons entières, voire des cathédrales, avec tout ce qu'il faut pour officier, y compris les cloches. Etendant son procédé, il fonda... pardon, il roula des canons en papier et construisit des vaisseaux de cette matière qui sert plus souvent aux journalistes qu'aux armateurs.

Un émule de M. Szerlemy, un Yankee du nom de Honk, a imaginé de construire des statues en papier durci.

Voilà, à coup sûr, une invention originale.

Par ce temps où l'on élève des statues à tout le monde et où les effigies des marchands d'ersatz de tapioca bousculent sur les places publiques les bustes des politiciens de cabaret, la nécessité des statues en papier se faisait vraiment sentir. Symbole de la gloire fragile qu'il aura pour mission de fixer, le papier va permettre de démocratiser la statufication. Une carcasse de fils de fer, de la colle de pâte et de vieux journaux de rebut, quels matériaux pour les petits grands hommes de notre époque !

Lorsque la statue de Dumas père fut inaugurée, en 1885, sur la place Malherbes, l'orateur chargé de prononcer le discours de circonstance s'écria, au moment où le voile tombait, découvrant les traits du grand écrivain : « Vous l'avez tous reconnu, Messieurs, il est en bronze ! »

Lorsque, sur la place publique de Louvain, par exemple, la statue du baron Descamps-David, construite d'après le nouveau procédé américain, sera inaugurée, l'orateur étendant le bras, avec le même geste large et noble, s'écriera : « Vous l'avez tous reconnu, messieurs : il est en papier mâché ! »

### Toujours eux

À la terrasse d'un établissement du littoral, M. et Mme Zeep s'installent et commandent l'inévitable « bouteille » de champagne.

Le bouchon saute ; Mme Zeep sursaute...

Le garçon (aimable). — Madame a eu peur ?

Madame Zeep. — Ouhé ! ouhé ! ça j'ai sauté !

Le garçon (maniant la gaffe avec l'élégance d'un marinier). — Madame n'a pas encore l'habitude !

(Authentique.)

???

Le Gold Star Port de Priestley et C<sup>ie</sup> d'Oporto a sa place dans toute cave choisie.

### Leurs saints et saintes préférés

M. Jaspas : *Saint Tiquasse*.

M. Neujean : *Saint Jacques-de-Chempostel*.

Le citoyen Lekeu : *Saint Dycat*.

M. Volterra : *Saint Clou*.

M. Tschoffen : *Sainte Nitouche*.

M. Modeste Terwagne : *Saint Bless*.

Les barons Coppée : *Sainte Adresse*.

Mottiat : *Saint Vite*.

Les euls-de-jatte : *Saint Tronc*.

L'élève architecte : *Sainte Noix*.

M. Theunis : *Sainte-et-Millions*.

### Flegme et politesse britanniques

Deux jeunes mariés, première nuit de noces.

(22 heures) Monsieur. — « Set you in the matrimonial position ».

Madame. — .....

(22 h. 50) Monsieur. — « Thank 'you ».

### Porte Louise

Le restaurant *L'Amphitryon*, après avoir renouvelé sa décoration, a fait sa réouverture mercredi 3 août. Maison de premier ordre, réputée pour sa bonne cuisine et ses vins fins.

Maison-annexe : *The Bristol Bar*, l'établissement de la ville le plus chic et le plus confortable.

Propriétaire : Jules Bodart. Téléph. 2637.

### Pour le superkastarat

*La Vérité*, organe impartial, critique et littéraire de Koekelberg, remercie *Pourquoi Pas ?* d'avoir choisi le bourgmestre de cette commune parmi les candidats au superkastarat. Il écrit dans son numéro du 25 :

Merci à « Pourquoi Pas ? » pour la présentation de notre kastar, M. Henri Van Huffel, bourgmestre de Koekelberg, aux suffrages de ses lecteurs, et surtout de ses lectrices.

Il ne remplit pas une, mais toutes les conditions du superkastarat. C'est pour cela qu'il a été élu « haut sur le pavais » par de nombreuses voix de préférence des électrices de Koekelberg.

Ceci soit dit dans le tuyau de l'oreille de ses jolies lectrices pour qu'au moment du vote au superkastarat, elles ne contredisent pas leurs sœurs de Koekelberg.

Voilà une prise de position bien nette.

### Les savons Bertin sont parfaits

#### Sardanapale

Vous n'avez pas connu Sardanapale ? Nous non plus. Mais nous savons que ce type-là a laissé derrière lui une réputation de bon vivant. Voici des siècles qu'il fit ses fredaines, et on les cite encore en exemple...

La scène se passe à S...aintes, un dimanche, à l'office du matin.

Le nouveau curé faisait son premier sermon ; les fidèles l'écoutaient avec attendrissement. Pour son coup d'essai, voulant un coup de maître, il y alla d'une harangue qui n'était pas dans une musette.

# BLUE BAND

BETTER THAN BUTTER

La célèbre margarine anglaise

Un vrai régal sur le pain et dans la cuisine

EN VENTE PARTOUT A fr. 3.70 LE 1/2 KILO

« Oui, mes frères, s'écria-t-il, si on vous laissait faire, vous vivriez une vie de Sardanapale, ne pensant qu'à manger, boire et jouer... »

Ahurissement vertigineux dans l'honorable société.

Pourquoi ? Parce que Sardanapale est précisément le personnage le plus illustre du patelin ; quelques jours auparavant, il était rentré du championnat de Belgique couvert de fleurs et de médailles. C'est le magnifique étalon de M. De Leener.

A l'office suivant, il n'a plus été question de ce joyeux...  
 seur...

## Les sobriquets du jeudi

Hindenburg :

Le monsieur de l'Orgesch

## Rendons à César...

On ne prête qu'aux riches. Les mots de Clemenceau sont célèbres, mais il n'est tout de même pas le seul faiseur de mots qu'il y ait en France. Louis Piéard, dans un de ses articles du *Soir*, lui attribue cette phrase, qu'on colporta dans Paris au commencement de 1915 : « La guerre est une chose sérieuse ; on ne devrait pas la laisser faire par les militaires. » La vérité, c'est que cette phrase est de Michel Bréal, le spirituel et savant auteur de la *Sémantique*.

## Légendes

Dès qu'ils parlent du bolchevisme, l'imagination des journalistes se met à dérailler. On raconta que, peu après l'avènement de Lénine, le musée de l'Ermitage avait été mis au pillage et que les gardes rouges s'étaient taillé des bottes dans les admirables Rembrandt des collections impériales. Les journaux les plus sérieux répétèrent gravement ce bobard. Or, un critique d'art français vient de visiter les musées de Russie et il a trouvé toutes les collections artistiques de l'Etat dans un parfait état de conservation. Les tableaux sont mieux entretenus que du temps du tsarisme. Quand le bon public s'aperçoit qu'on lui a menti de cette manière, il en conclut que toutes les horreurs qu'on lui raconte sur la Russie soviétique doit être faux, ce qui est évidemment exagéré. On peut parfaitement respecter les œuvres d'art et martyriser un peuple...

**Le Soleil dévore les couleurs**



**MAIS IRIS RÉPARE LES DESASTRES A VOS TOILETTES**

EXIGEZ IRIS EN TAMPONS

Le reste dans les Drogueries  
 Merceries - Epiceries, etc.

MAIS si vous ne trouvez pas  
 les Procédés, adressez-vous  
 à "IRIS" 130, St-Anne, Bruxelles

## Après la course

Mottiat, l'enfant de Bouffloux, a gagné la course Paris-Brest-Paris. Vive Mottiat ! vive nos autes ! Nous constatons avec orgueil que, dans la fabrication des trains de derrière, la Belgique est incomparable... Bientôt ce ne sera plus à la figure et au langage qu'on reconnaîtra le Belge.

Nous avons lu dans *Le Soir*, avec émotion, la biographie de Mottiat ; on nous dit ses débuts (à Bouffloux), puis sa gloire qui grandit... Malheureusement « la guerre réduisit Mottiat à l'immobilité ». Sale guerre, va ! Pauvre Mottiat !

Mais — nous avons lu ça : « à la guerre, moururent des cyclistes français qui auraient pu être dangereux pour Mottiat à la dernière course : Lapize et Petit-Bretona. Cela prouve que tout s'arrange. Vive Mottiat !

???

Benjamin Coupré, photographe et artiste, avenue Louise, est le photographe des artistes.

## Bilinguisme

Sur la façade d'un estaminet de la Rue de l'Avant-Port, à Gand (Muide) :

IN DE MOEDERTAAL. — CAFE

## La Buick 6 cylindres

C'est l'équilibre très précis des pièces, leur coordination presque parfaite, résultant de 20 années de recherches et d'améliorations, qui rendent la voiture *BUICK* d'une si haute utilité et d'une économie si marquée pour l'usage de tous les jours.

## 1830, la Pologne, la France et nous

Il est des morts qu'il faut qu'on tue. Peine inutile, pour tant, quand ce sont des poètes, car ils finissent toujours par trouver l'occasion de ressusciter quelque part. Témoin celui qui, jadis, écrivit ces vers :

« Guerre ! A cheval, cosaques des déserts !  
 Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle ;  
 Point de Balkans, ses champs nous sont ouverts.  
 C'est au galop qu'il faut passer sur elle ! »  
 Halte ! N'avancez pas : les Balkans sont nos corps,  
 La terre où nous marchons ne porte que des braves.  
 Rejette les esclaves

Et de tes ennemis ne garde que les morts !

C'est du Casimir Delavigne — parfaitement.

Ce Casimir Delavigne était prophète : il avait prévu, semble-t-il, la récente invasion bolchevique, et la germanique aussi, et faisait appel aux mêmes secours que la Pologne demande aujourd'hui :

A nous, Français ! Les balles d'Iéna  
 Sur ma poitrine ont inscrit mes services.  
 A Marengo, le fer la sillonna ;  
 De Champaubert, comptez les cicatrices !

Vaincre ou mourir ensemble autrefois fut si doux !  
 Nous étions sous Paris... Pour de vieux frères d'armes

N'aurez-vous que des larmes ?

Frères, c'était du sang que nous versions pour vous !

C'est un peu dix-huit-cent-trentesque, sans doute, mais notre première *Brabançonne* l'était aussi. Et, au surplus,

il est des poèmes, même d'allures romantiques, qui font encore leur petit effet.

A l'occasion de l'attribution de la Haute-Silésie, si, à la Conférence de Genève, M. Paul Hymans, qui dit fort bien, jetait les vers ci-dessus sur le tapis vert, cela ferait peut-être autant d'effet que bien des discours...

???

**Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.**

## En Morticolie

Trois étudiants d'université discutaient, à la terrasse d'un café — comme il convient : 1° à leur âge ; 2° par ces températures de tropiques — discutaient, dis-je, de leur profession future.

L'un se destinait au barreau, l'autre aux mines, le troisième à la médecine.

Le premier avait du bagout et se moquait du dernier qui allait, disait-il entrer dans cette catégorie de morticoles ignares qui soignent les gens pour des maladies qu'ils n'ont pas, ne les soignent pas pour celles qu'ils ont, peuplent les cimetières où ils contemplent leur tableau de chasse, etc.

« Pour te prouver que je n'exagère rien et que tes professeurs sont crédules et aveugles, conclut-il, je parie d'aller en trouver un demain, le plus calé, et de lui faire croire que je suis malade, alors que je suis sain comme l'œil et que je me porte comme Henri IX sur le Pont IV. »

Gageure tenue pour trois demis bien tirés, comme il convenait... (voir au 2° de la première phrase).

???

A sa consultation du lendemain, le professeur Sylvius Nevraxe vit arriver un éphèbe, qui paraissait pâli par l'insomnie et la pituite, et qui lui tint à peu près ce langage :

« Monsieur le docteur, je souffre d'un mal bizarre dont les symptômes principaux sont ceux-ci : j'ai perdu le sens du goût ; j'ai toujours envie de mentir ; et j'ai la manie de raconter à autrui toutes les choses qui me concernent... »

L'anomalie de ce « cas » et la façon dont le malade l'exposait mit tout de suite en garde le professeur.

Il fit mine d'examiner rapidement les réflexes et fixa à son « malade » rendez-vous pour le jour suivant, même heure, prétextant qu'il devait réfléchir quelque peu avant d'instituer un traitement.

Tout pénétré de ce que « ça avait pris », le futur orateur d'assises se présenta, à l'heure fixée, chez le célèbre spécialiste :

« Mon ami, lui dit ce dernier, j'ai beaucoup pensé à votre cas et je vous ai fait faire quelques pilules spéciales dont j'attends merveille. Mais, pour me rendre compte de l'effet, je désirerais que vous avaliez la première devant moi... Car c'est un médicament puissant et à résultats inégaux... »

Rayonnant, l'étudiant mit en bouche une des pilules... Elle avait un petit air si innocent sous sa robe crème de lycopode...

Il la cracha aussitôt et, d'un air dégoûté :

« Mais c'est de la... de l'alcoô, monsieur ! s'écria-t-il.

— Mon ami, dit le professeur, méthodique, vous êtes guéri : 1° vous avez retrouvé le sens du goût ; 2° vous n'avez pas menti ; 3° je suis certain que vous n'irez vous en vanter à personne... »

## Arthritiques, Goutteux

TROUVEZ VOTRE SALUT DANS L'

# HYDROXYDASE

Eau minérale naturelle du Breuil et du Broc  
(Puy de Dôme-France)

C'est la seule eau connue douée de propriétés fixatrices d'oxygène directes.

« Il n'y a, à ma connaissance, rien de pareil en hydrologie à l'eau du Breuil. »

Professeur GARRIGOU.

Consultez votre médecin et demandez-lui son avis sur cette eau naturelle, remède topique de l'arthritisme. Ecrivez-nous et demandez-nous la brochure du Docteur Jean Pariot de la faculté de médecine de Paris, licencié ès sciences : « Observation d'un cas de Rhumatisme Articulaires Chronique déformant, traité à l'Hôpital de la Charité par l'HYDROXYDASE. »

Brochures, renseignements et vente à la PHARMACIE GRIPEKOVEN, 37-39, rue Marché-aux-Poulets, BRUXELLES

## Les à-peu-près de la semaine

Le communisme russe : *La fosse commune.*  
 Les congressistes de M. Lafontaine : *Les paons noirs.*  
 L'hôtel de ville d'Anvers : *La maison des deux barbants.*

## Lui et elle

Ils sont mariés, ont un appartement et pas d'enfants. Ils sont donc bien près d'être heureux.

Lui, à l'occasion d'un banquet de corps, est rentré un peu tard dans la nuit. Il s'est couché, s'est endormi et a roulé. Vers onze heures et demie du matin, il s'éveille, se trouve seul dans le lit, mais, sur la table de nuit, un petit billet de madame motive son absence.

« Je vais chercher le « Matin ».

Lui bâille, s'étire, attend, puis impatienté, se lève, s'habille à la hâte et sort, après avoir écrit sous le texte de madame :

« Je vais chercher le « Soir ».

Vers 19 heures, il revient, très gai.

Elle (*furieuse*). — Eh bien ! qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

Lui. — Je ne plaisante pas : voici le *Soir* ; veux-tu me passer ton *Matin* ?

Elle (*éclatant en sanglots*). — Je ne l'ai pas...

Lui. — Ah !

Rassurez-vous : la scène ne finit pas par un divorce.

???

C'est le triomphe de la dentelle et des tissus lamés : vous en trouverez un choix merveilleux à la Maison Vandeputte, 26, rue Saint-Jean.

## Annonces et enseignes... lumineuses

A la vitrine d'un marchand d'appareils photographiques, cette offre alléchante :

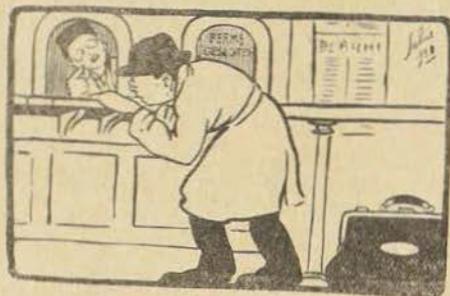
Pressez le bouton, nous nous occupons du reste !

???

Enseigne de café, à Hal :

A L'ANCIEN CHAMEAU

## ANTWERPEN BOVEN !



— Une seconde pour Anvers, s. v. p.  
 — Antwerpen ! spreekt vlaamsch, A. U. B. !

## Pourquoi Pas? à Paris

### Crise ministérielle?

Elle a failli éclater. On a eu beau expliquer les choses par de subtiles raisons, M. Doumer ayant signé — sous réserves, il est vrai — le désastreux accord financier que l'on sait, désastreux au point de vue français, a été désavoué par le Conseil des ministres. On se demande comment il pourrait rester aux finances. Les Anglais ne manqueraient pas de voir, dans toute cette histoire, une comédie peu reluisante. La vérité, c'est que l'attitude de M. Doumer a surpris tout le monde. M. Doumer ne passe pas pour un grand homme d'Etat, mais pour un parlementaire foncièrement loyal, singulièrement laborieux et préoccupé avant tout de l'intérêt national — qu'il a toujours défendu avec une extrême ardeur. Comment a-t-il cédé si facilement lors de la fameuse conférence financière ?

Quelqu'un nous répond : « Précisément parce qu'il avait pris, au début de son ministère, une attitude tellement intransigeante dans toutes les négociations interalliées, qu'il a cru devoir remonter le courant de méfiance dont il se sentait entouré ». Il y a, dans les négociations internationales, une sorte de psychologie collective qui se forme. M. Doumer, au début, n'était pas dans le ton. Il a voulu l'acquiescer et il a été trop loin. Quand il a commencé à siéger au conseil suprême, il ne voyait que l'intérêt français : il le voyait un peu étroitement. Il a été mis en présence des intérêts interalliés. Il s'est laissé enliser par eux. Il a été nové sous le flot d'arguments que lui ont opposés des techniciens retors et qui étaient beaucoup plus au fait que lui de la question des réparations.

Quoiqu'il en soit, il est certain que M. Briand voudrait bien se débarrasser de lui pour reprendre les négociations sur de nouveaux frais, mais, en ce temps de vacances, il est bien difficile de procéder à un remaniement ministériel. Il faudrait que M. Doumer s'y prêtât. Or, il tient à son portefeuille. Il faudra donc attendre la rentrée des Chambres.

???

Les ennemis du ministère se sont emparés de l'incident, mais M. Briand, qui chasse tranquillement dans ses terres de Cocherel, ne s'en émeut guère. Il sait que ses adversaires sont violents et acharnés, mais qu'il leur est impossible de s'entendre. Au Sénat, il y a M. Poincaré, M. Ribot et M. Doumergue ; à la Chambre, MM. Tardieu, Klotz et Mandel, sans compter M. André Lefebvre. Or, M. Poincaré, qui ne cesse de parler et d'écrire contre le traité de Versailles, ne peut lier partie avec ceux qui l'ont fait. De même, il semble difficile que M. Ribot s'entende avec les anciens collaborateurs de M. Clemenceau, et l'anticléricalisme de M. Doumergue ne fera jamais bon ménage avec le Bloc national.

Mais il y a M. Clemenceau lui-même qui parle de rentrer dans la vie politique et dont l'étoile remonte peu à peu. Il n'est plus ni sénateur ni député, mais on dit qu'il va rentrer à *L'Homme Libre*.

???

Est-il besoin de dire que la priorité belge n'est pas en question, ni devant le gouvernement ni devant l'opinion française ? Ce que l'on ne peut admettre en France, c'est que les mines de la Sarre, qui ont été remises provisoirement à la France en compensation de la destruct-

tion des mines du Nord, soient considérées comme l'équivalent des frais énormes que la France fait pour assurer sur le Rhin la sécurité commune.

### L'affaire Goncourt

M. Henri Céard a été chargé officiellement de prendre connaissance du *Journal des Goncourt*, qui est toujours inaccessible au public et que l'Académie Goncourt ne veut pas publier.

Qu'y a-t-il trouvé?

Des choses effroyables, paraît-il. On parle d'un récit des funérailles de Victor Hugo auprès duquel les pages corrosives de Léon Daudet ne seraient que de l'eau de rose. On dit qu'il y a une histoire du divorce de Clemenceau à faire dresser les cheveux sur la tête. Le vieil écrivain aurait, d'autre part, enregistré avec une singulière crudité les histoires que Jean Lorrain venait lui raconter et qu'il n'osait pas imprimer. On assure même que la famille Daudet n'est pas épargnée, ce qui étonne, une clause du testament confiant le manuscrit aux Daudet, au cas où la Bibliothèque nationale refuserait le dépôt. Edmond de Goncourt, qui raffolait des mémoires secrets et scandaleux du XVIII<sup>e</sup> siècle, aurait donc envié la gloire interlope, mais solide, d'un Casanova?

Qu'y a-t-il de vrai dans tous ces racontars? Nous le saurons un jour, car il faudra bien que le journal paraisse. Tout de même, il est difficile d'admettre que l'intérêt public est attaché aux histoires d'alcôve de quelques vieux hommes d'Etat et de quelques écrivains de l'autre siècle.

« Tout cela, nous dit un sceptique, n'est peut-être bien qu'une adroite réclame de librairie. C'est la maison Fasquelle qui a acquis le droit de publier le *Journal*. Après tout ce qu'on a raconté, il se vendra comme des petits pains. »

### Souscription pour le monument à élever à Paris à la mémoire des Soldats Belges morts en France

La solennité musicale que les « Sans Nom » organisent pour le 25 septembre courant, à 3 heures et demie, au Palais d'Égypte, au bénéfice du monument à élever à Paris aux soldats belges morts en France, et des œuvres des Colonies scolaires, promet d'obtenir un succès remarquable. Les organisateurs sont assurés du concours de la musique du 1<sup>er</sup> régiment de grenadiers, du Rallye Saint-Hubert (cors de chasse), des sociétés chorales « Les Mélomanes » de Molenbeek, « L'Echo du Parc » de Forest.

On peut se procurer des cartes à 5 francs (réservée) et à 2 francs (entrée générale) au local du Cercle, rue de la Tête-d'Or, 3.

## “ Pourquoi Pas? », à Genève

Grâce à la carence du Conseil suprême, voilà la Société des Nations qui prend de l'importance. Les nombreux membres du personnel de cet auguste organisme ne se sentent pas de joie. Anciens diplomates, anciens journalistes, anciens avocats, tous ces secrétaires, secrétaires-adjoints, délégués, experts, etc., à quelque nation qu'ils appartiennent, se sentent solidaires les uns des autres. Ils ont quelques privilèges à défendre, quelques traitements à justifier. Ils forment une petite société internationale en miniature, où règne généralement le plus parfait optimisme. Ne blaguez pas le traité de Versailles devant ces braves gens, qui en vivent. Mais, malgré cet air supérieur qui convient aux diplomates, surtout quand ils sont nouveaux dans la carrière, ils étaient un peu inquiets ces temps-ci. On répétait un peu trop qu'ils ne servaient à rien. Maintenant ils vont prouver qu'ils servent à quelque chose, puisqu'ils vont résoudre le problème de la Haute-Silésie qui empoisonne l'Europe.

Le résoudre-t-ils? Au fond, ils vont chercher une cote mal taillée qui ne contentera parfaitement personne, mais mais dont personne n'aura le droit d'être tout à fait mécontent. Vous verrez qu'ils finiront par trouver encore une solution provisoire; le provisoire, c'est le fin du fin de la diplomatie. On commence à parler d'un expédient auquel la France, croyons-nous, se rallierait volontiers: une partie de la province, celle qui se trouve à l'ouest de l'Oder et où la majorité est incontestablement allemande (d'après le plébiscite) serait immédiatement donnée à l'Allemagne; les districts du sud, beaucoup moins importants, seraient attribués à la Pologne. Quant au fameux triangle industriel, il serait confié à la Société des Nations pour un laps de temps à déterminer, après quoi on procéderait à un nouveau plébiscite. D'ici là, le roi, l'âne ou les négociateurs seraient morts.

Cela aurait l'avantage de permettre aux gouvernements de l'Entente de penser enfin à autre chose et de donner une nouvelle raison d'être à la Société des Nations. Quant aux Hauts-Silésiens, qu'ils se débrouillent. On ne leur demandera pas à quelle sauce ils veulent être mangés.

???

En attendant, Genève apparaît comme le centre du monde. Quelle amertume pour nos Belges mondiaux, ainsi que pour les hôteliers, cafetiers et restaurateurs de notre Bruxelles — car la Société des Nations déjeune volontiers dans les endroits élégants, d'autant plus que c'est tou-

# BLUE BAND

BETTER THAN BUTTER

La célèbre margarine anglaise

Un vrai régal sur le pain et dans la cuisine

EN VENTE PARTOUT A FR. 3.70 LE 1/2 KILO

jours aux frais de la princesse. Grâce à la Société des Nations, Genève a pris l'aspect de la plus élégante des villes d'eaux.

Ce n'est pas d'hier, d'ailleurs, que cette jolie ville, qui sourit au bord de son lac, est un carnavanseraï cosmopolite.

Ce n'est pas d'hier que les princesses russes, élégantes et neurasthéniques, des aventuriers grecs, turcs ou albanais, des nihilistes et des anarchistes sans nationalité définie ou des retraités de la vie parisienne, comme Willy, correspondant du *Thyree*, se coudoient sur le quai du mont Blanc, Naguère, les vieux Genevois, les vrais, « momiers » et radicaux, s'entendaient pour désigner tous ces hôtes plus ou moins désirables sous le titre générale de « macaques ». Maintenant que, par la grâce de M. Wilson, Genève est devenue le siège de la Société des Nations, ils n'osent plus. Genève est plus encombrée de macaques que jamais, mais ce sont des macaques de choix, des clients de l'ambroisie. On rencontre des Egyptiens, des Irlandais, des Hindous, des Turcs, des noirs d'Amérique et des noirs du Congo, des Albanais, des Géorgiens, des Arméniens, des Sionistes et aussi un grand nombre de dames âgées qui revendiquent les droits de la femme. Tout cela forme un public un peu bizarre, un peu suspect, qui rôde autour de la salle des séances et des hôtels des délégués.

Ceux-ci sont tous gens graves, plusieurs sont un peu mûrs, comme M. Balfour, qui est né en 1848, et M. Léon Bourgeois qui, comme jeune premier, est un peu ancien. Le benjamin de l'auguste assemblée est le délégué chinois, M. Wellington Koo, qui n'a pas quarante ans, mais qui porte en lui toute la gravité du plus vieux peuple du monde. Il est d'ailleurs au moins aussi impénétrable que le délégué japonais, vicomte Ishii, qui préside. Ces deux jaunes n'ont guère d'intérêts communs, mais ils ont d'égaux raisons de triompher du seul fait qu'ils sont là et que c'est à eux qu'on soumet une question essentiellement européenne. En voyant le vicomte Ishii présider, d'ailleurs avec autant de fermeté que de courtoisie, on ne peut s'empêcher de penser au fameux tableau de Guillaume II, où il avait représenté toutes les nations européennes se coalisant contre le péril jaune et obéissant à l'épée de Lohengrin. Voilà que deux jaunes vont avoir à décider, avec un Espagnol, un Brésilien et un Belge, du sort d'une ex-province allemande!

???

M. René Viviani, qui représente la France avec M. Léon Bourgeois, vient d'arriver. Son éloquence lui vaut un grand prestige. Il met d'ailleurs beaucoup de soin à prendre le ton international. Du temps qu'il n'était que député, même du temps qu'il n'était que ministre, il passait pour assez mal embouché. En sa qualité de démocrate et d'ancien socialiste, il s'attribuait assez volontiers le droit de lancer le mot de Cambroune à bon escient et de désigner les gens qui ne partageaient pas ses idées par un vocable bref, énergique et peu usité chez la marquise; mais, depuis qu'il représente son pays à la Société des Nations, il est devenu infiniment plus académique. Dernièrement, comme on parlait des violences de langage de Léon Daudet: « Cela n'a aucune importance », dit-il avec la sérénité du sage. Et il ajouta: « La vérité, c'est que les hommes politiques ne devraient jamais employer les gros mots les uns envers les autres, puisqu'ils sont exposés, pour peu qu'ils aient quelque valeur, à se rencontrer dans les mêmes conseils de ministres. Soyons justes, ne cherchons pas le mot violent, mais le mot exact... »

A un certain âge et dans une certaine situation, les hommes publics doivent savoir oublier leur passé. Le secret du succès, en politique, c'est de savoir devenir un modéré. Et ce sont ceux qui ont de la mémoire qui ont tort...

???

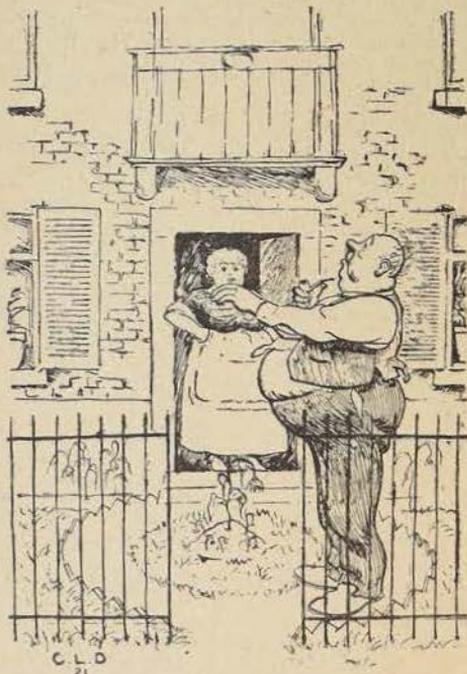
Notre délégué, M. Paul Hymans, a une très bonne presse à la Société des Nations. Il a fait à Londres son apprentissage de diplomate; c'est une bonne école, du moins pour le ton, pour les manières. Il passe pour anglophile, mais on sait qu'il ne sympathise guère avec M. Lloyd George, et l'on se souvient qu'il quitta le ministère pour demeurer fidèle aux engagements tacites que nous avions contractés avec la Pologne. C'est ce qui lui donne d'avance une sorte de situation d'arbitre.

**TROWER'S PORT**  
TELEPHONE N. 8116

## Petite correspondance

Le Réveil du Luxembourg. — Inutile d'insister. Répondrons pas. Nous avons nos pauvres.

### PREMIÈRE PLUIE!



— « Voyons, Eugène, vas-tu rentrer... tu vas empêcher la pluie de rafraîchir les pelouses! »



## A vous le crachoir, Messieurs les rapins !...

« Pourquoi Pas ? » a invité quelques peintres qui passent pour avoir « un joli brin de plume à leur pinceau » à lui conter quelque épisode joyeux de leurs débuts dans la carrière.

En réponse à quoi le bon peintre Gustave-Max Stevens lui envoie les lignes que voici :

### POUR LE PRIX GODECHARLES

... J'atteignis, sans avoir donné trop de soucis à mes parents, l'âge prévu, auquel un jeune peintre, sorti de l'Académie des Beaux-Arts, doit songer raisonnablement à concourir pour le prix Godecharles. Bons souvenirs ! Le choix du sujet était libre ; mais on me fit entendre, par de sages conseils, que, pour ne pas prévenir le jury contre soi, il était prudent de rester dans la tradition, c'est-à-dire dans le genre biblique.

Je me résignai.

Pourtant, je ne voulais pas traiter un sujet précis du... répertoire. Notre bon maître Portaels avait fini par nous laisser à fond des *Résurrection de Lazare* et des *Madeleine insultée par le peuple*. Un certain sujet de composition à exécuter en loge m'avait pourtant valu un succès aussi inattendu que considérable : *Les chrétiens romains, persécutés par Dioclétien, se réfugient dans les catacombes*... Mais passons.

Je décidai de faire une toile de 4 mètres sur 2<sup>m</sup>50. Je trouvai un titre : *Jésus apaise les souffrances*. C'était biblique si l'on veut — et ça ne l'était pas : une concession, quoi !

Mais je résolus que ce serait du plein air : nous étions là quelques copains qui n'admettaient pas qu'on fiche un ciel sur des personnages peints à l'atelier. Oui, oui, on savait : Veronèse, Le Titien, Van Dyck... ils étaient un tas à avoir fait ça... mais nous, c'était autre chose.

Ma toile arriva. Elle était impressionnante en son énormité. On eut toutes les peines du monde à l'entrer dans la maison. Mes parents en restaient ébahis. Nous avions un grand jardin : c'est sur la pelouse centrale que poseraient mes modèles. Mes sœurs exécutèrent une robe de flanelle blanche pour Jésus. J'avais fait une esquisse qui emporta l'enthousiasme de la famille et des amis : Jésus, au milieu des champs fleuris, au centre de la toile, s'avancant vers un jeune homme nu, souffrant, qui, la tête appuyée sur les genoux d'une jeune fille, tendait vers lui des bras implorants. Là où Jésus avait passé, un couple heureux se souriait et des enfants jouaient dans l'herbe. Ce n'était pas compliqué. Un modèle, nommé Van den Broeck, vint poser le jeune homme souffrant. Il faisait grand soleil. Comme la jeune fille qui devait le sou-

tenir n'était pas là, je lui appuyai la tête sur une caisse.

Mais, pour le geste et l'ombre projetée, il eût fallu Jésus. Je cours chez un ami voisin qui voulut bien venir pour une heure. Il passa la robe de flanelle, mais ne consentit pas à se défaire de son canotier — ce qui nuisait fâcheusement à la noblesse du sujet.

A la fin du troisième jour, Van den Broeck, à force d'implorer à bras tendus la clémence de Jésus, d'où devait lui venir l'apaisement, avait le corps couvert de grandes plaques rouges du plus vilain effet. Je lui conseillai la poudre d'amidon. Le lendemain, son père vint m'informer que son fils, atteint d'un « coup de soleil », avait été admis à l'Hôpital Saint-Jean, dans une chambre payante...

Décidément, mon titre ne se vérifiait pas. Van den Broeck resta trois semaines à l'hôpital, et cela me coûta fort cher. Entretemps, le couple qui devait se sourdre après le passage du Christ, se prit de querelle : le mari déclara tout net qu'il ne voulait plus de ce métier de faignant pour lui, ni de ce métier de fille de rien pour sa femme. Ils me laissèrent néanmoins les enfants pour lesquels je finis par trouver d'autres parents. Van den Broeck revint très en forme, quoiqu'un peu engraisé, et je pus terminer ma toile.

Tous mes amis et ma famille m'affirmèrent que j'aurais le prix. Mais les amis et la famille de tous les concurrents leur affirmaient la même chose. Je n'eus pas le prix. Je m'en consolai très vite.

On me promit un subside gouvernemental. Je fus interrogé par un inspecteur des beaux-arts, qui me dit :

« Quel âge avez-vous ? »

— Vingt ans.

— Et vous avez la prétention, à vingt ans, de peindre le Christ ? »

Je lui répondis, avec un beau geste, que j'ignorais qu'il y eût un âge désigné par l'administration pour être autorisé à fixer l'effigie du Sauveur : cette insolence me valut sans doute une mauvaise note, car mon subside fut fort maigre.

Je ne savais que faire de mon énorme toile. On me parla un jour de la placer dans un local de la ville et elle prit le chemin de l'hôpital Saint-Jean, tout comme Van den Broeck. Des amis ont prétendu — les gens sont si mauvais — qu'elle est accrochée dans la salle des aveugles.

Ce n'est pas tout à fait exact. Elle est en réalité dans une salle où l'on soigne les yeux malades. Et telle est sa douce luminosité et sa sereine harmonie de couleurs — il n'y a que le plein air ! — qu'elle aide, paraît-il, à leur guérison.

Gustave-Max Stevens.



### Epigramme

Un «confrère» nous envoie ce « Poème académique » :  
 J'ai assumé la responsabilité des  
 ventres de Bruxelles... »  
 (« Le Soir », chronique médicale  
 du 23 août.)

L'Académie, hélas ! serait-elle malade ?  
 Elle possède dans son sein  
 Un médecin !

Pour la purge, le sel anglais, la limonade,  
 L'Enos et l'huile de ricin,  
 C'est un maître... Il le faut bénir !

De nos grands écrivains il soigne l'avenir :  
 Si ces messieurs ont quelque chose  
 Dans le ventre (je le suppose),  
 Delattre sera là pour l'en faire sortir !  
 (s.) Un confrère.

### Un disparu

Un article de M. Lucien Descaves, (dans *La Lanterne*), nous apprend la mort de Georges Darien.

Les nouvelles générations ignorent jusqu'au nom de cet écrivain, qui fut célèbre au beau temps du naturalisme âpre et corosif, et qui était infiniment plus doué que ceux de ses confrères qui firent ce que l'on appelle une belle carrière. Foncièrement indiscliné de tempérament et d'éducation, il fit son service militaire aux « bataillons d'Afrique ». Il en rapporta un livre terrible : *A Bibibi*. Ce tableau de la vie des compagnies de discipline, qui parut chez Savine, était nécessairement très poussé au noir, comme le voulait l'esthétique de l'école et le tempérament de l'auteur — mais quel talent ! Quelle force dans l'invective, quelle puissance d'évocation et que tout le barbasisme et toute la littérature du groupe « Clarté » paraît pauvre à côté de cela !

Georges Darien appartenait à cette génération de Français qui, arrivés à l'adolescence au moment de la défaite, avaient gardé des jours de honte et de désarroi une impression ineffaçable et qui adontèrent l'idéal anarchiste parce que leurs maîtres naturels se montrèrent incapables de leur en fournir un autre.

Après les succès, le succès de scandale de *A Bibibi*, il donna au théâtre libre d'Antoine une pièce (en collaboration avec Lucien Descaves) tirée de son second roman : *Les Jex coeurs* sur les milieux bourgeois pendant l'occupation de 1871.

Le scandale fut effroyable : une moitié de la salle invitait l'autre. Darien publia encore un roman : *Le Voleur*, qui est peut-être son chef-d'œuvre. C'est l'histoire d'un orphelin qui, volé, dépouillé par son tuteur avec toute la complicité tacite de l'ordre social, se fait cambrioleur. Le vol hypocrite étant la règle du monde, il juge plus franc, plus honnête et plus amusant de vivre de cambriolage. C'est sa façon de se venger sur la société. Le procédé n'est évidemment pas à recommander, mais ce thème aventureux a permis à Darien de faire de la société mercantile une satire d'une verve terrible, où les théoriciens du socialisme et de l'anarchie ne sont du reste pas épargnés. Ce roman, qui est beaucoup plus amusant et beaucoup moins immoral au fond que toutes les histoires de gentlemen cambrioleurs qu'on nous a ra-

contées depuis, n'eut qu'un succès médiocre. Depuis, Darien se tut, s'enfonçant de plus en plus dans cette misanthropie où finissent par sombrer tous ceux qui ont un sentiment forcené de la justice. Il est mort tout à fait obscur...

## Les sobriquets du jeudi

Le choléra :

### LE JUBOLCHEVISME

#### LES DRAMES DE LA VIE

Le téléphone (600 francs par an)

##### 1<sup>er</sup> EPISODE

- Allo !...
- Allo !... Allo !... Allo !.....
- Bruxelles ?...
- Linthout 28,109, s. v. pl., Mademoiselle.
- 2609 Bruxelles ?...
- Mais non, Mademoiselle... Allo !... Allo !...
- Pftt... krrr... kess... pftt... krrss...
- Pécote !... Allo !... Allo !... Ici la Compagnie Forestière du Haut-Zambeze...
- C'est une erreur, Monsieur... Veuillez couper...
- Allo !... Allo !.....
- Bruxelles ?...
- Allo, Mademoiselle... Linthout 281-09, s. v. p.
- Linthout 289...
- Mais non, Mademoiselle... 281-09... Linthout 281 virgule 09...
- Voilà...
- Allo ?... 281-09 Linthout ?...
- Non, Monsieur, vous êtes chez le docteur Z..., au 261-09...
- N. de D... !... Allo !... Allo !.....
- Bruxelles ?...
- Enfin, Mademoiselle, voulez-vous me donner...
- ...Qui demandez-vous ?...
- Linthout 281 virgule 09...
- Occupé !...
- M... !...

777

##### 2<sup>e</sup> EPISODE

- Allo !...
- Bruxelles ?...
- Les Renseignements, Mademoiselle...
- Voilà,
- Renseignements ?... Le numéro d'un médecin, s. v. p., dans la rue Chose, numéros pairs, 22 ou 32... C'est urgent...
- ...Bruxelles 198,202... C'est au numéro 41, n'est-ce pas ?... Il y en a plusieurs dans cette rue...
- Ignorez, Mademoiselle... Quel est le nom de celui que vous me donnez ?...

— Oh ! Cela, je ne puis vous le dire...

— Allo !... Allo !...

— Bruxelles ?...

— Bruxelles 198.202, s. v. p.

— J'écoute ?...

— Suis-je chez le docteur... 41, rue Chose ?...

— Non, Monsieur, c'est le Théâtre de l'Alhambra, ici.

— !!! !!! !!!

— Allo !... Allo !... Les Renseignements, Mademoiselle, Renseignements ?... Voulez-vous me dire, Mademoiselle, si c'est bien le 198.202, chez le docteur... 41, rue Chose... On me répond que ce numéro est celui du Théâtre de l'Alhambra...

— Je vais voir... En instant... C'est bien rue Chose, au 41, n'est-ce pas ?... Mais non, il n'y a pas de médecin à cette adresse... Attendez... Au 52, il y a le docteur Esculape... Est-ce bien lui que vous demandez ?... Bruxelles 196.202... Oui, c'est bien cela : 196.202...

— Allo !...



## La critique de " Pourquoi Pas ? ",

*Le miroir caché, par Albert Giraud (Editions de la Vie Intellectuelle).*

Ce que le poète a voulu, il le dit lui-même en ces vers charmants qu'il adresse liminairement au lecteur :

### AU LECTEUR

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage !  
Comme ils sonnent en nous, ces mots du doux songeur !  
L'un découvre une Antille et l'autre, son village,  
Mais tout voyage est beau pour le vrai voyageur.  
D'un voyage secret entre l'art et la vie  
Je fixe en ces sonnets les souvenirs flottants ;  
J'ai l'esprit inquiet, la chair inassouvie,  
Mais je célèbre encor les dieux de mon printemps.  
Assis au coin du feu, je respire des roses,  
En évoquant pour vous les êtres et les choses  
Que rencontra mon rêve au hasard du chemin.  
Et sur l'écran du vers se projette irrisée,  
Comme un miroir caché dans le creux de ma main,  
Une âme mi-naïve et mi-désabusée.

Peut-on avoir un meilleur compagnon de route que cet esprit charmant, souple, railleur, savant, subtil, et qui a conservé comme la pudeur de sa sensibilité ? Quel merveilleux cinéma d'art et de littérature que ces films en sonnets, qui projettent sur l'écran l'atelier de Benvenuto Cellini, l'Olympe et le Parnasse, le banquet des dieux, le tombeau de l'énigmatique danseuse de Tanagra

Dans la sombre prairie où sont les asphodèles  
la nuit de Salzbourg, le beau pays de Flandre, où l'on entend passer

la chanson ranque et tendre,

La plus douce à mon cœur de toutes les chansons...

C'est un jeu prestigieux et divers, enluminé comme un vitrail et comme un missel ? c'est un poète qui sourit, un peintre qui chante, un sculpteur qui façonne de parfaites statuettes.

Et, toujours, c'est la maîtrise, l'efflorescence magnifique ou délicate d'une imagination pour qui la miniature et la fresque ont des attraits égaux. Les accents sont variés, mais la forme est la même : impeccable. Et c'est « de la propagande par le fait » que ce sonnet didactique :

### LE VRAI VERS LIBRE

#### Art poétique

L'alexandrin classique avec cet hémistiche  
Fortement balancé qui marque son milieu  
Excellente, tant il est majestueux et riche,  
A scander la démarche et les gestes d'un Dieu.  
Mais il porte la guigne au rimailleur qui triche  
Et l'art familial demande un autre jeu.  
L'alexandrin vulgaire est bête comme un pieu  
Que l'on aurait coiffé d'une touison postiche.  
Banville avait raison : Hugo s'est arrêté  
Sans avoir achevé l'œuvre de Liberté.  
Tu peux de l'hémistiche abolir l'équilibre :  
Déplace la césure en respectant l'accent  
Et, plus souple en sa robe lâche et plus dansant,  
Le vieil alexandrin deviendra le vers libre.

### Le récit du berger

*roman, par Hubert Stiernet (Office de publicité, Brux.).*

Hubert Stiernet est un sage. Il possède ce je ne sais quoi de doux, de bon, de tendre et de paisible qui est un des apanages de la Sagesse. Il possède aussi l'autorité qu'elle confère, le don de persuasion et l'art de nous parler sur un ton de confiance, avec un air d'ami. Après

## Comme du Beurre

# ERA

## aux Fruits d'Orient

fr. 3.20 le 1/2 kilo

tant de livres inutiles sur la guerre, tant de phrases à l'accent dérisoire, tant d'imprecations soutenues d'un fracas de fer-blanc, tant de récits faits d'une voix sans haleine, Stiernet a trouvé le moyen de nous intéresser à une histoire simple, sincère, avec des personnages sans complication. C'est un berger qui parle, un berger hesbignon, parent, ami ou allié de personnalités provinciales déjà rencontrées, avec combien de sympathie, dans les livres précédents du romancier, un berger qui, vivant si près de la nature, a appris, dans ses seul-à-seul avec elle, l'indulgence, la résignation, l'endurance, comme aussi le sens pratique et raisonnable de la vie quotidienne — toutes les vertus essentielles qui s'amassent nébuleusement dans le cœur et dans l'esprit des simples gens et donnent à leurs paroles, à leurs actes, à leurs gestes, un caractère particulièrement requérant à cause de leur sincérité.

C'est le charme rare et bien personnel du nouveau livre d'Hubert Stiernet.

La place dont ce journal dispose pour la bibliographie ne nous permet pas d'en entreprendre une critique serrée, la critique qu'il mériterait. Mais comment taire les sobres et précises descriptions du bourg hesbignon arrosé par le Geer, les mots profonds et dénués d'emphase qui peignent l'indignation sacrée de la population paisible, envahie, outragée par le soldat boche sur la terre ancestrale, le tragique épisode du soldat de Malmédy fusillé par les cloportes casqués, et l'art, où l'émotion et l'observation se mêlent, avec lequel le conteur a su fixer les attitudes diverses de ceux qui assistent à l'exécution ? Comment taire l'impression d'ensemble que donne le *Récit du berger* ? Il y a tels livres qu'on est heureux d'avoir lus, simplement parce qu'on se sent meilleur quand on s'est fait le confident et l'ami des personnages qui en habitent les pages : la Bonté, vertu prophylactique, fait autour d'eux une atmosphère qui assainit, qui reconforte.

Cela est particulièrement salubre par les temps où nous vivons.

Et ce roman fait aimer l'homme autant que l'artiste.



## On nous écrit

Monsieur le Rédacteur,

Dans le n° 370 de « Pourquoi Pas ! », sous le titre : « La Passion de Notre-Seigneur », vous parlez du général Rouquerol.

J'ai eu l'honneur d'être un de ses collaborateurs pendant et après la guerre : brave homme, certes, non moins certainement soldat brave, grand Français et très grand ami de la Belgique.

Sans s'inquiéter des convictions philosophiques ou opinions politiques de quiconque, le général Rouquerol, chef de la mission française, a poursuivi un but : renforcer la puissance des alliés en renforçant leurs armées, et ce, au point de vue moral autant qu'au point de vue matériel.

Trop avisé et trop correct pour s'immiscer dans les affaires intérieures de pays dont il était l'hôte, il s'était rendu compte que la Belgique était un pays bilingue et que sa force résidait dans l'union et le respect des droits de tous les citoyens ; en outre, ce Gaulois était convaincu que l'amour pour la langue française n'impliquait aucunement la haine pour le flamand.

Il savait, enfin, que le vicar Verschaëve était un poète flamand de grand mérite et que rien n'unissait davantage les peuples que la connaissance réciproque de leurs langues et de leurs œuvres.

Voilà pourquoi le général Rouquerol, dans la stricte limite de sa liberté d'action, encouragea M. M. de Poncheville, quand

ce dernier entreprit la publication — pendant la guerre et l'armistice — des cahiers de l'Amitié de France et de Flandre et d'autres recueils destinés à montrer les beautés des deux langues, à faire connaître les liens séculaires unissant les deux pays et leurs œuvres respectives.

Comme patriote et soldat de la grande guerre, j'obéis à un impérieux devoir en vous disant bien haut que le général Rouquerol a bien mérité de la Belgique ; ce faisant, je suis certain d'interpréter le sentiment unanime de tous les Belges qui l'ont connu et, partant, l'ont apprécié.

Veillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de mes salutations très empressées.

D<sup>r</sup> Gombert, boulevard Léopold, 12.

Gand, le 5 septembre 1921.

Nous ne contestons ni les qualités, ni la bonne volonté de M. le général Rouquerol, et nous ne doutons pas des excellents sentiments qui l'animent.

Nous contestons l'opportunité qu'il y avait à subsidier directement ou indirectement l'opuscule de M. Verschaëve (il suffira que notre correspondant en lise la préface pour être de notre avis). C'était là précisément s'immiscer dans les affaires intérieures du pays.

Certes, la garantie de M. M. de Poncheville avait quelque valeur et son programme a nos sympathies, mais nous supposons que lui, comme le général Rouquerol et comme notre correspondant, peut constater que, chez certains, l'amour de la langue flamande implique la haine du français. Est-ce aux Français à faire leur jeu et à sortir leurs œuvres (?) de l'inconnu où les confine leur langage confidentiel ?

Nos objections vont à l'encontre de cette spontanéité française qui se jette dans les bras des adversaires de l'idée et de la langue française.

Ce spectacle nous a été donné bien avant la guerre. Mais nous savons bien, nous, qu'à l'amabilité de la France et aux distinctions de la République, les flamingants, nullement désarmés, ne répondaient que par la moquerie.

Si M. de Poncheville et M. le général Rouquerol ne le savent pas, nous leur livrons ce secret de Polichinelle.

## Chronique du sport

La Compagnie des « Auto-Taxis » bruxellois n'a pas une très bonne presse dans la capitale, et voici une réflexion entendue, à son sujet, et qui, à première vue, ne manque pas de vérité :

« Quand on prend possession d'une ville comme Bruxelles avec 400 voitures automobiles et que l'on jouit d'exceptionnels privilèges d'exploitation, on ne commande pas son matériel à l'étranger ! L'industrie belge aurait dû être sollicitée et aurait, au besoin, consenti de réels sacrifices pour enlever une commande de cette importance ».

Le fait est que les compagnies françaises d'auto-taxis n'oseraient pas faire venir leurs voitures de Belgique. Alors, pourquoi la réciprocité ne serait-elle pas vraie ? S'il y a des raisons prétextuelles, qu'on nous les dise, mais, à une époque où les difficultés sociales, économiques et industrielles sont si graves, un peu de « nationalisme financier » s'impose.

Un dernier écho du meeting automobile de Namur-Spa. C'est notre excellent confrère *La Meuse* qui nous le fournit. Parlant de l'incendie de la voiture d'un concurrent, il écrit :

« En quelques secondes, l'auto était complètement en feu.

» Lagache et son passager purent heureusement se soustraire aux flammes et n'ont pas été atteints.  
 » A l'aide d'extincteurs Pyrène, on parvint à se rendre maître assez facilement de l'incendie.  
 » La voiture est complètement détruite ».  
 Faites de la publicité dans les journaux !...

**PNEU JENATZY** 10, rue Stephenson  
 Bruxelles  
**BANDES PLEINES JENATZY**

On a demandé à François Descamps, le très habile manager de Georges Carpentier, s'il ne matcherait pas, à Paris, son glorieux poulain contre un « as » américain. Le public parisien voudrait revoir dans le ring le vaincu de « Jersey-City » en face d'un homme de son poids. Mais Descamps répond : « Impossible, mes amis, le CHANGE pèse trop lourdement sur toutes les transactions entre l'Amérique et la France ».

Et voici l'argumentation chiffrée du bon châtelain de Laguerche :

« Supposons que pour un combat de Carpentier avec un homme de classe, on mette les prix des places de 10 à 200 francs, une salle comble nous donne donc une recette de 350,000 francs.

« Quels seraient les frais généraux pour cette recette de 350,000 francs ? Fr. 350,000.—  
 Taxes et droits des pauvres, 27 p. c. .... 94,500.—

Restent donc net ..... fr. 225,500.—

Passons aux frais d'organisation :

1. Location de la salle, 8 p. c. ....	fr. 20,440.—
2. Publicité dans les journ. sportifs, 12 p. c. ....	30,660.—
3. Affiches, affichages, prospectus, publicités diverses, tickets, etc. ....	20,000.—
4. Personnels p. l'organisation, frais d'installation de la salle, remise en état, location de matériel, contrôleurs, imprévus, etc. ....	10,000.—
5. Quatre combats préliminaires dignes du public .....	12,500.—
<b>Total fr.</b>	<b>95,600.—</b>

Restent donc pour le grand combat ..... fr. 161,900.—

« Et l'adversaire de Georges, qui ne saurait être un *to-quant*? Prenons un homme choisi parmi Bob Martin, H. Krebs, Billy Miske, Frank Moran ou Charlie Weiner. Pas un d'eux ne viendra pour moins de 10,000 dollars, plus deux voyages aller et retour et les frais d'entraînement (2,000 dollars), ce qui nous donne 12,000 dollars à 15 fr. = 156,000 francs. Il resterait donc pour Carpentier : 161,900—156,000 = 5,900.

« Cinq mille neuf cents francs.  
 « Si on veut prendre un homme de toute première catégorie, parmi les Bill Brennan, Tom Gibbons ou Harry Wills, ce n'est pas 12,000 dollars, mais bien 20,000 qu'ils demanderont. A ce prix-là, c'est, pour l'organisateur, la certitude absolue de perdre 98,100 francs, en ne donnant pas un centime à Carpentier. »

Décidément, le métier de boxeur ne vaut plus rien... Que Georges se fasse marchand d'asticots : c'est plus sûr et les frais généraux sont moins élevés.

VICTOR BOIN.

**LIGNES AERIENNES DE LA S. N. E. T. A.**  
**HORAIRES ET TARIFS**

Départs et arrivées des avions	Atterrissages	Départs et arrivées des avions	PRIX
<b>BRUXELLES-OSTENDE-LONDRES</b>			
D. 11 h. 3/4 12 h. 1/2 A. 14 h. 1/4	↓ Bruxelles Ostende Londres	↑ A. 15 h. 14 h. 1/4 D. 12 h. 1/2	<b>Bruxelles-Londres :</b> aller : 225 francs. avec retour : 400 francs <b>Bruxelles-Ostende</b> aller : 100 francs avec retour : 150 francs
<b>BRUXELLES-PARIS</b>			
D. 11 h. 3/4 A. 13 h. 3/4	↓ Bruxelles Paris	↑ A. 14 h. 1/2 D. 12 h. 1/2	aller : 175 francs avec retour : 300 francs
<b>BRUXELLES-ROTTERDAM-AMSTERDAM</b>			
D. 15 h. A. 16 h. A. 16 h. 1/4 A. 16 h. 3/4	↓ Bruxelles Rotterdam Rotterdam Amsterdam	↑ A. 11 h. 1/4 D. 10 h. 1/4 A. 10 h. D. 9 h. 1/2	aller : 125 francs avec retour : 200 francs

Un service spécial de « Week-End » est organisé, en outre, entre Bruxelles et Ostende et vice-versa.

- ↓ D. de Bruxelles vers Ostende, le samedi, à 14 h. 30.
- ↓ D. d'Ostende vers Bruxelles, le lundi, à 9 heures

Ces prix comprennent le transport en automobile entre les aérodromes et les centres des villes. Pour Bruxelles, l'auto prend les voyageurs une heure avant les départs en face du Palace Hôtel.

Demandez le tarif spécial pour le transport des colis.

**RENSEIGNEMENTS :** S'adresser aux bureaux de la S. N. E. T. A. (tél. Brux. 1006 et 1007) ou dans les principaux hôtels et agences de voyage du pays.

## Le Coin du Pion



Protestant contre une note de *La Libre Belgique*, un de nos compatriotes, habitant la République Argentine, nous avait écrit, de Buenos-Aires, que cette ville n'en est point la capitale : c'est, disait-il, La Plata. Nous avons fait nôtre, sans autres vérifications, cette allegation — encore qu'elle nous eût étonnés dès l'abord — nous disant que notre compatriote devait savoir ces choses-là mieux que nous puisqu'il se donnait la peine de nous écrire des lieux mêmes au sujet desquels il soulevait une contestation.

Mais nombre de lecteurs de *Pourquoi Pas ?* se flattent de connaître la République Argentine — et c'est par douzaines que des lettres de protestation nous sont parvenues.

Pour fixer ce point d'histoire, ou plutôt de géographie, nous nous sommes adressés au ministre de la République, Son Excellence Blancus, qui a eu l'obligeance de nous écrire :

« La ville de Buenos-Aires (que, d'après l'orthographe, on ne doit pas écrire avec « y ») est l'ancienne capitale de la province de Buenos-Aires, une des quatorze provinces qui formaient la Confédération des Provinces-Unies du Rio de la Plata.

« La ville de Buenos-Aires, après les événements politiques qui précéderent la constitution définitive de la nation, devint, en 1882, la capitale de la République Argentine. Elle est le chef-lieu du gouvernement et des Chambres législatives de la Nation, et son territoire est fédéralisé, de même que la ville de Washington, capitale des Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

« La même année 1882, fut fondée la ville de La Plata, capitale actuelle de la province de Buenos-Aires et chef-lieu de son gouvernement autonome. »

D'où la confusion.

???

Du *Soir*, 20 août, cette annonce :

DEMOIS, phys. agr., b. mèn., des. sp. M.  
40148 ans. H. M. 463. Ag. Rossel. 28650

Voilà une demoiselle qui aime les antiquités... Il faudra remonter loin dans les ancêtres des Pharaons pour la contenter...

???

Dans *La Croisade des Chemins*, d'Henry Bordeaux :

... et tout au fond, se balance, seulement aux beaux jours, l'égide du Sacré-Coeur de Montmartre...

Curieux spectacle !!

???

*Le Matin*, d'Anvers (6 septembre), polémiquant avec *Le Peuple*, nous apprend que Karl Max a lavé avec Engels le manifeste communiste. Avant de le lancer, sans doute ; mais quelle besogne fastidieuse !

Et il termine son article par ces lignes :

D'où sort le correspondant de l'officier : d'une (sic) hypogée !

Où du site de l'iguariadon de Bonaparte ?

Nous iguanodons reconnaitront-ils là-dedans leur vieux gîte de Bernissart ?

???

Du *Petit Parisien* (27 août) :

M. Maurice Croiset, qui porte avec beaucoup de simplicité cordiale le visage d'un gentilhomme de la Ligue, nous a reçu selon sa manière, c'est-à-dire avec l'enjouement propre aux hommes très instruits du passé de l'humanité.

Elle n'est pas ordinaire, cette façon de porter son visage, — ou, sur une assiette, peut-être, celui d'un autre (car le commencement de la phrase est aussi peu précis que la fin est ruisselante de profondeur).

???

De *La Meuse*, du 25 août :

Henri IV aimait le melon à la folie, et son adversaire, le duc de Mayenne, en faisait autant.

On nous avait déjà parlé d'un certain Duc de Mayenne, chef de la Ligue. Serait-ce le même ?

???

Du *Soir* (27 août), sous la signature de Louis Piérard :

J'ai vu naguère, au Portugal, la colline du Dernier Soupir, ainsi appelée parce qu'arrive à son sommet, un grand chef maure se serait retourné, etc.

La colline du « Sospiro del Moro » se trouve à l'Est de Grenade, dans la Sierra Nevada, à un bon millier de kilomètres de la frontière portugaise...

M. Louis Piérard n'aurait-il pas le sens de l'orientation ?

???

De *Midi*, 24 août :

Une défaite grecque. — Le Bureau d'informations ture de Paris a reçu un télégramme d'Angora disant que les Grecs ont dû évacuer Ouchak.

Hier, miss Pearl White, la célèbre actrice de cinéma américain, qui avait quitté Londres en avion, a atterri, à heures, au Bourget.

C'est bien, en effet, une des plus graves défaites grecques que l'histoire ait connue !

???

Du *Soir* (28 août 1921), en « faits divers » :

En tombant, le pauvre homme s'est grièvement blessé à la tête et aux jambes. Il a été transporté à l'hôpital. Son état est charmant.

Et alarmant, l'état du correcteur.

### Déviations de la colonne vertébrale



Résultat remarquable sur les cas les plus forts et anciens par conseils redresseurs invisibles, méthode unique, se portant sans fatigue ni douleur. Il y a aussi des épaulières spéciales pour développer la poitrine et rentrer les dos voûtés à tout âge (50 francs).

Institut Orthopédique du Dr DAMMAN,  
76, rue du Trône, 76, Brux. (Cons. de 9  
à 12 h., 2 à 6 h., Dim 9 1/2 à 12 h.)

Compte rendu analytique du Sénat (séance du mercredi 24 août, page 496) :

M. Destrée, ministre des sciences et des arts. — Mais vous vivez dans la lune !

M. Carton de Wiart, premier ministre. — C'est un des plus grands succès du gouvernement.

???

On écrit de divers côtés à P. P. :

Le mètre équivaut à la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre. Ne l'oubliez jamais.

Nous tâcherons.

???

Du *Petit Larousse* :

Lairese (Gérard de), peintre, graveur et écrivain hollandais, né à Liège.

Le grand succès du jour

NOUVELLE CRÉATION

— DAVROS —

## Carte Spéciale

LA MEILLEURE CIGARETTE  
GOUT EGYPTIEN

2 FRANCS les 20 cigarettes

Comme du Beurre

# ERA

aux Fruits d'Orient

fr. 3.20 le 1/2 kilo



## RHUM EXCELSIOR



SEUL CONCESSIONNAIRE POUR  
LA BELGIQUE ET LE  
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG :

A. J. SIMON & FILS  
René SIMON Succr  
BRUXELLES

Fournisseur de la Cour de Belgique



TROWER & SONS PORT-SHERRY  
LONDON - OPORTO -- WINES --

SPIRITUEUX & VINS

E. MERCIER & C<sup>o</sup> GOUT AMÉRICAIN  
.. VINTAGE 1911 ..

A. J. SIMON FILS. René Simon Succr  
Fournisseur de la Cour de Belgique  
Rue Fontaines, 26, BRUXELLES-MIDI. T.ÉL. 8870

QU'EST-CE QU'UN KASTAR : Le Kastar, mot-à-mot deux beaux, c'est l'as madémoiselle. Pour devenir Kastar, il faut avoir aimé à quelque moment. Ce peut être par une qualité morale, physique, professionnelle ; ce peut être par un geste, un mot, une aventure. De même que la valeur, le kastar n'attend pas le nombre des années. Chacun des Conseils communaux du Grand Bruxelles présente deux kastars à notre concours, POURQUOI-PAS ? publiera chaque semaine le portrait d'un kastar, et ses titres au kastarist. Le suffrage universel de nos abonnés et adhérents au bureau décideira en dernier ressort, après les éliminations d'usage, le nom, destiné à passer à la plus lointaine postérité, du SUPER-KASTAR.

PARMI TOUS LES KASTARS DES CONSEILS COMMUNAUX DU GRAND BRUXELLES,

## Quel est le Super-Kastar, le Kastar de la Kastogne ?

LE CONSEIL COMMUNAL D'UCCLE PRÉSENTE AUX SUFRAGES DES LECTEURS ET LECTRICES DU POURQUOI-PAS ?

# JAN VAN DER ELST

CONSEILLER COMMUNAL A UCCLÉ

### Références :

Gambrius ;  
Alphonse Daudet ;  
Talleyrand.



### Devise :

« Un vrai lapin  
vient d'Uccle à pied. »

*Vieux dicton bruxellois.*

Si vous fréquentez les parages de Forest, Uccle, Drogenbosch, Ruysbroeck et même St-Gilles et Bruxelles, vers la gare du Midi, vous avez vu passer souvent, vif, alerte, le geste facile et abondant, un petit homme à la physionomie souriante et sympathique. C'est Jan Van der Elst, que les dernières élections ont porté au Conseil communal d'Uccle.

Il était déjà célèbre dans le plat-pays bruxellois, car qui ne connaît sa brasserie, la fameuse brasserie du « MERLO » qui réunit dans un ensemble harmonieux, outre la brasserie qui embaume la bonne bière faite avec du vrai houblon, un estaminet aux frais ombrages, un restaurant champêtre et un terrain de sports ? Il a désiré couronner sa célébrité par des fonctions publiques et il est devenu conseiller communal.

Car qui, à Uccle, eût pu refuser à Jan Van der Elst, un mandat politique, puisqu'il en avait envie ? Et du coup il devint chef incontesté du parti libéral d'Uccle. Le voici Kastar par dessus le marché !

Jan Van der Elst est de tout et partout, il connaît tout le monde, il serre 10,000 mains par jour, il est l'ange de la servabilité, il est sensible et généreux, et il brassera les affaires de la commune comme il brasse sa gueuze et son faro, ce qui n'est pas peu dire.

Doué d'une activité surprenante, levé au point du jour, on le voit, jusqu'à la nuit, allant, venant, filant pédestrement de tous les côtés, portant partout le réconfort de son sourire, l'encouragement de sa poignée de main.

Pas de société dont il fasse partie sans en être le Président d'honneur, ce qui lui vaut périodiquement des sérénades et lui coûte naturellement quelques tonneaux de lambic.

Jan Van der Elst est président de la Fédération des Brasseurs ce qui en fait un personnage national. Il a tant d'amis et de camarades, sans compter les connaissances, qu'on lui a donné dans la commune, le nom de KASTAR-ET-POLLUX.

M. VAN DER ELST concourt, avec le n° 7, dans la catégorie des  
GRANDS CRÉMANTS MOUSSEUX.